

La femme voilée entra.

Le comte fut très fort à ce moment-là : il parut ne point deviner quelle était cette femme, et sa physionomie manifesta le plus vif étonnement, sans rien perdre toutefois de sa teinte de mélancolie profonde.

Mais Hermine releva son voile aussitôt que le valet se retira. Alors M. de Château-Mailly jeta un cri.

— Vous ici, madame ! vous ici ! murmura-t-il, jouant la stupeur.

Hermine était horriblement pâle et demeurait immobile.

— Ah ! reprit le comte en s'élançant vers elle et lui prenant la main, pardonnez-moi de vous recevoir ainsi... et dans cette pièce, ajouta-t-il avec un sentiment de courtoisie qui parut très naturel à la jeune femme. Mais j'étais si loin de penser... de soupçonner...

— Monsieur, dit Hermine en se laissant tomber sur un siège, je viens à vous comme à un ami...

— Oh ! merci ! murmura-t-il d'une voix qu'une émotion vraie altéra.

Puis, tout à coup, il parut se repentir de ce mouvement de joie :

— Mais, mon Dieu ! s'écria-t-il, qu'est-il donc arrivé ?

— Il est parti... dit Hermine.

Ces trois mots, en sortant de ses lèvres, résonnèrent lugubres et navrés comme s'ils eussent été le cri suprême d'un cœur qui se brise.

— Parti ! exclama le comte.

— Oui, répéta-t-elle. Hier... à huit heures... il est retourné chez cette femme...

M. de Château-Mailly, redevenu maître de lui, trouva convenable de jeter un cri de surprise et d'indignation, bien qu'il sût parfaitement déjà tout ce qui s'était passé, et il ne manqua point d'ajouter : — Mais cela est impossible ! madame... cela ne se peut... c'est elle qui est partie !

Hermine hocha la tête.

— J'ai exigé son départ, poursuivit M. de Château-Mailly, et elle est aujourd'hui sur la route d'Italie.

Hermine poussa un cri d'angoisse impossible à rendre.

— Mais... alors... balbutia-t-elle, il est parti avec elle ?

Et, chancelante, brisée, près de s'évanouir, elle eut cependant la force de raconter à M. de Château-Mailly comment Sarah, la jument arabe, venait de rentrer à l'hôtel, arrivant d'Etampes, où Fernand l'avait confiée à un messager.

Pendant ce récit, le comte, fidèle au rôle tracé par sir Williams, interrompit plusieurs fois Hermine par des exclamations d'étonnement et de douleur... Puis il se leva tout à coup, et, comme dominé par une inspiration inattendue :

— Madame, dit-il, je vous ai juré d'être votre ami, de vous ramener votre mari, je tiendrai ma promesse... S'il est parti, s'il a quitté Paris avec cette abominable créature, je courrai après lui... je le forcerai à revenir...

Le comte parlait avec chaleur, avec enthousiasme, comme un paladin qui prend l'infortune sous sa protection.

Le regard d'Hermine était suspendu à ses lèvres, et la jeune femme croyait en lui.

— Écoutez, reprit-il, puisque vous êtes venue jusqu'ici, madame, puisque vous avez eu assez de foi en mon bonheur, en ma loyauté pour franchir ma porte, vous irez jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

Il tremblait en parlant ainsi, et elle le regarda avec une expression d'étonnement qui peignait avec éloquence la pureté de son âme.

Elle ne comprenait pas.

— Vous allez rester ici, n'est-ce pas ? reprit-il, rester ici pendant une heure ou deux, jusqu'à ce que je revienne : car il faut que je sache la vérité sur le-champ, et je vais courir...

La pauvre femme eut un vague espoir.

— Je resterai, dit-elle avec soumission.

Le comte sonna.

— Baissez votre voile, madame, dit-il vivement ; la femme de César ne saurait être soupçonnée.

Hermine obéit. Le valet de chambre du comte entre-bâilla la porte.

— Jean, dit M. de Château-Mailly, je ne suis chez moi pour personne.

Le valet s'inclina.

— Fais atteler mon dogcar sur-le-champ.

Le valet de chambre parti, M. de Château-Mailly passa dans son cabinet de toilette, qui était attenant au fumoir, et s'habilla rapidement.

Demeurée seule, Hermine avait caché sa tête dans sa main et s'était prise à fondre en larmes. Le comte n'était séparé d'elle que par une porte entr'ouverte et une portière laissée ; il entendit ses sanglots déchirants, et, un moment, il fut réellement ému.

Un moment, M. le comte de Château-Mailly, le loyal gentilhomme, se demanda, en écoutant pleurer cette femme, si ce n'était point une chose honteuse et indigne de lui que cette abominable comédie qu'il jouait... Un moment, dominé par cet instinct de droiture qui était en lui, il songea à se jeter aux pieds de madame Rocher, à lui avouer son infamie et à lui demander humblement pardon. Mais, d'abord le comte songea que l'homme qui tombe, dans l'opinion d'une femme, du piédestal chevaeresque sur lequel il était monté, et ose convenir qu'il a menti, est perdu à tout jamais, et à tout jamais digne du mépris de cette femme. Ensuite il se souvint de son pacte avec sir Arthur Collins, ce flegmatique et rouge gentleman qui, seul, pouvait empêcher le mariage du vieux du, son oncle, avec madame Malassis. Et devant ces deux obstacles impérieux, les bons sentiments qui avaient agité le cœur du comte pendant quelques minutes s'évanouirent. M. de Château-Mailly irait jusqu'au bout et jouerait son rôle en conscience.

Il ressortit du cabinet de toilette en négligé du matin.

Un certain désordre qui régnait dans l'ensemble dans sa mise attestait de sa précipitation à s'habiller. Il était comédien jusqu'au bout.

— Madame, dit-il en prenant de nouveau la main d'Hermine et la baisant avec respect, je ne cours pas, je vole. Avant une heure, je serai de retour.

Et le comte partit.

Ce ne fut que lorsqu'elle eut entendu le bruit des roues de son tilbury et celui de la porte cochère se refermant, que madame Rocher, cessant enfin de pleurer, jeta un regard autour d'elle et eut pour ainsi dire conscience de sa situation. Elle était chez un homme ; cet homme n'était ni son père, ni son époux, ni son frère ; ce n'était pas même un parent. Cet homme inconnu huit jours auparavant, était donc déjà bien intimement lié à sa destinée, qu'elle se trouvait seule chez lui. Alors seulement Hermine frissonna et eut la pensée de fuir.

Sans doute le comte était un loyal gentilhomme, mais enfin Hermine était, et elle comprenait vaguement que cet homme l'aimait. Un moment, à cette pensée, oubliant pourquoi elle était venue et pour motif il l'avait laissée seule ; elle songea à s'en aller précipitamment, et elle eut peur ; mais si elle partait, reverrait-elle jamais Fernand ? Cette dernière pensée domina la pudeur alarmée de la femme. Elle resta.

Il est chez toute femme une sorte de curiosité qui parvient à l'emporter sur les plus sérieuses et les plus pénibles préoccupations. Quand elle fut décidée à rester, Hermine essaya de tromper son impatience en cherchant une distraction quelconque à ses yeux et à ses pensées. D'abord elle examina le lieu où elle se trouvait ; ce fumoir élégant et coquet, tendu d'une étoffe orientale aux vives couleurs, et dans lequel une main artiste et intelligente semblait avoir accumulée des chefs-d'œuvre de toute sorte.

C'étaient d'abord les tableaux de maître, tons petits, encadrés en chêne et appartenant à l'école flamande, des Hobbema, un Ruydal, un Téniers ; puis des bronzes enlevés à prix d'or